

LES VERTUS CHRETIENNES – L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

Introduction

Nous allons poursuivre l'exploration de la foi afin de bien comprendre les liens qui existent entre les trois vertus cardinales. La foi, l'espérance et la charité ne sont pas dissociables dans l'approche chrétienne. Elles forment un tout cohérent. La destinée de l'homme, selon Guillaume de Saint-Thierry est de « voir la face de Dieu ». Cette vision appartient exclusivement à la phase finale appelée la béatitude. Le chrétien commence par être un « croyant » avant de pouvoir être un « voyant ».

Foi, espérance et charité

Guillaume de Saint-Thierry affirme que : *« La foi, l'espérance et la charité sont appelées vertus « cardinales » tant elles sont nécessaires. Leur économie foncière est de nous disposer à la vision bienheureuse du ciel. Elles préparent cette vision ; ou plutôt elles assurent la rectitude du « regard » sur Dieu, c'est-à-dire toute l'intelligence qu'il est possible d'avoir de lui, au cours du voyage terrestre... Ces vertus sont nécessaires, parce que, sans elles, le regard de l'esprit est trouble, ténébreux ; et précisément, elles sont destinées à le guérir. Le regard lui-même ne peut tourner les yeux vers la lumière que si ces trois vertus demeurent : la **foi** par laquelle quelqu'un croit que la réalité vers laquelle il doit tourner son regard est telle que la voir le rendra heureux ; l'**espérance** qui lui fait présumer que, quand il aura bien regardé, il verra ; et la **charité** qui transforme la foi en vertu. »*

La démarche qui amène le « croyant » vers le « voyant » se fait en trois étapes progressives.

Premier degré

Le premier degré consiste à **discerner** la forme exacte de la foi. Les Écritures, la Tradition Chrétienne et l'enseignement de cette Église pourvoient le matériau pour l'instruction des fidèles et l'entretien de la piété.

Les Écritures

On se souviendra que les Écritures sont pour la plupart des paraboles, des mystères, des symboles, une connaissance voilée qui est très difficile à comprendre et qui, si elle est interprétée littéralement, peut mener et a mené aux pires conflits entre les hommes, au nom de « Dieu ». Mme Blavatsky nous rappelle la présence de ces voiles dans un article sur « Le Secret des Initiés » : *« Il ne faut pas s'étonner le moins du monde, de ce qu'un certain nombre de paraboles et de propos de Jésus aient été mal rendus. Depuis Orphée, premier Adepte initié que l'histoire puisse entrevoir au milieu des brumes de l'ère pré-chrétienne, jusqu'à Ammonius Saccas, en passant par Pythagore, Confucius, Bouddha, Jésus et Appolonius de Tyane, aucun Instructeur ou Initié n'a jamais rien écrit pour le public. Tous, sans exception, ont invariablement recommandé le silence et le secret pour certains faits et certaines actions. »*

Origène, l'un des Pères de l'Église (185-253), avait suffisamment mis en garde contre une interprétation à la lettre des Écritures. Il écrit (cité dans la Doctrine Secrète) : *« Quel est l'homme sensé qui admettrait que le premier, le second et le troisième jour, à propos desquels il est fait mention du soir et du matin, étaient sans soleil, sans lune et sans étoiles et que le premier jour il n'y avait pas de ciel ? Quel est l'homme qui serait assez idiot pour supposer que Dieu plantait des arbres dans le*

Paradis, dans l'Éden, comme un cultivateur, etc. ? Je suis d'avis que les hommes devraient considérer ces choses comme des images, sous lesquelles un sens est caché ».

Origène a d'ailleurs écrit plusieurs homélies sur la Genèse où il donne quelques clés d'interprétation de la création selon la Bible. Ces clés restent allégoriques, mais elles fournissent quelques axes de réflexion pour la compréhension des mystères qui semblent incompréhensibles dans les Écritures Canoniques. Dans son *Traité des Principes*, Origène affirme, en parlant du Christ « *Il faut savoir qu'autre est dans le Christ la nature divine, le Fils unique du Père, et autre la nature humaine qu'il a assumée dans les derniers temps... Il est nommé Sagesse, comme Salomon le dit, faisant parler le personnage de la Sagesse : Le Seigneur m'a créé comme principe de ses voies dans son œuvre : avant de faire quoi que ce soit, avant les siècles, il m'a établie. Au début, avant de faire la terre, avant que coulent les sources d'eaux, avant que soient raffermies les montagnes, avant toutes les collines, il m'engendre. L'apôtre Paul dira qu'il est le premier-né de toute créature... Si l'on comprend bien cela, il est clair que l'être subsistant du Fils dérive du Père lui-même, mais d'une manière qui n'est pas temporelle, et sans aucun commencement si ce n'est Dieu lui-même*».

Nous sommes loin de Bethléem et du mythe de la crèche. Cela ne peut qu'interpeller et ainsi provoquer un sain questionnement à propos des mystères de la chrétienté. Origène sera bien entendu inquiété, poursuivi, et finalement condamné par sa hiérarchie. Son évêque, Démétrios lui intente un procès ecclésiastique vers 231. Son principal péché aura été de prôner la préexistence des âmes.

Au XII^{ème} siècle, Moïse Maimonide, savant philosophe hébreu, recommande lui aussi le silence en ce qui concerne le véritable sens des textes bibliques : « *Celui qui découvrira le véritable sens du Livre de la Genèse devra faire attention à ne pas le divulguer. C'est une maxime que tous nos sages nous répètent, surtout en ce qui concerne l'oeuvre des six jours. Si quelqu'un découvrirait le vrai sens, à lui seul ou avec l'aide d'un autre, il devrait garder le silence,...* »

Ce qui ne veut pas dire que les Écritures sont vides de sens. Mme Annie Besant a écrit un ouvrage sur les mystères mineurs du christianisme dans lequel elle rappelle cette évidence : « *Quand l'auteur (des Écritures bibliques) s'exprime à mots couverts, les vérités qu'il donne à entendre peuvent être rendues visibles, dans leurs grandes lignes, par une calme méditation : une méditation prolongée, par la lumière plus vive qui en résulte, les mettra graduellement plus en relief. La méditation tranquillise le mental inférieur sans cesse occupé des objets du dehors ; et un mental tranquille peut seul être illuminé par l'Esprit. C'est ainsi que doit s'obtenir la connaissance des vérités spirituelles : elle doit venir du dedans et non du dehors, de l'Esprit divin dont nous sommes le temple et non d'un Maître extérieur. Ainsi procède la Sagesse divine, la véritable Théosophie* ». Mme Besant parlait ici des Mystères mineurs dont l'étude précède celle des Grands Mystères. Ceux-ci ne se divulguent pas autrement que de la bouche du Maître à l'oreille du disciple.

L'enseignement théosophique, sous la plume de Mme Blavatsky, a ouvert quelques portes pour une meilleure compréhension des textes bibliques, à la lumière d'autres textes de la tradition hébraïque. Par exemple, elle dit : « *Il est parfaitement entendu et prouvé qu'à l'époque de Moïse, la première phrase de la Genèse était B'rash ithbara Elohim, ou « Dans la source-mère [ou Moûlaprakriti], les Dieux [Elohim] développèrent [ou évoluèrent] les cieux et la terre ; tandis qu'aujourd'hui, grâce aux finesses théologiques, elle est transformée en B'rashith bara Elohim, ou « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre » - jeu de mots qui, seul, a conduit à l'anthropomorphisme et au dualisme matérialistes. Pour les Occultistes, il est aujourd'hui hors de doute qu'en dépit de sa forme et de son sens apparent, la Bible – telle qu'elle est expliquée par le Zohar, le Zepher Yetzirah et le Commentaire sur les Dix Séphirot – fait partie intégrante de la Doctrine Secrète des Aryens...*»

La Tradition

La Tradition chrétienne est la seconde source d'information pour cette première étape de la foi qui consiste à en discerner la forme exacte. Et elle est riche en témoignages de parcours spirituels. Leur plus grande richesse réside dans l'aspect humain des expériences relatées. Nous sommes là sur terre, avec des hommes et des femmes qui, ayant aperçu furtivement un rayon de lumière spirituelle dans l'obscurité, se fraient leur chemin dans la jungle émotionnelle et mentale qui les environne. Ils nous racontent là leurs difficultés, leur doutes, leurs quêtes, leurs erreurs, et leurs découvertes. Nous pouvons aisément comprendre leurs situations, et ainsi apprendre par leur expérience, afin d'éviter, autant que faire se peut, de devoir tout redécouvrir par nous-mêmes. Les récits des vies des Pères Apostoliques, des Saints, ainsi que tous les témoignages de vie sur le chemin spirituel, sont des sources de connaissance et d'inspiration.

Arrêtons-nous sur l'un de ces témoignages brûlants de vérité, celui de Marguerite Porete. On ne connaît pratiquement rien de cette mystique du XIV^{ème} siècle, si ce n'est qu'elle fut brûlée vive Place de Grève, à Paris le 1er Juin 1310, sous le règne de Philippe le Bel, quelques années avant les Templiers. Elle laisse un seul traité, *Le Miroir des simples âmes anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour*. Ce livre fût d'ailleurs brûlé quelques années avant son auteur, en 1305 ou 1306 à Valenciennes. Elle devait avoir entre 50 et 60 ans lors de son supplice. L'Inquisition l'avait sommée de s'expliquer à propos du contenu de son livre. Elle avait débattu et argumenté. Elle s'était efforcée de justifier des affirmations assurément audacieuses mais qui n'étaient condamnables qu'au regard d'une pensée religieuse pétrifiée dans ses formules scolastiques. Son tort avait été de décrire l'émerveillement de l'âme anéantie ; elle avait trouvé les mots qui disent l'absence et la présence, le rien et le tout. Ce texte, c'est toute sa vie, tout ce que le silence, la solitude et la méditation lui avaient appris : une qualité d'amour, d'abandon de soi, de renoncement et d'effacement, une liberté et une légèreté d'être, une musique des mots, un rythme du souffle dans le verbe.

Originaire du Hainaut, Marguerite Porete est une représentante de la spiritualité rhéno-flamande qui sut unir la mystique de l'Amour avec celle de l'Être. C'est aussi à partir de cette région que Guillaume de Saint-Thierry, l'ami de Saint Bernard, a réintroduit d'importants thèmes patristiques grecs oubliés ou négligés dans la théologie latine. Parmi ces thèmes, figure celui qui fera l'objet du livre de Marguerite, la *déification (theosis)* : selon lui, la destinée de l'âme n'est pas seulement, comme dans la théologie latine, de devenir semblable à Dieu, mais de « *devenir ce que Dieu est* ». Cela signifie se dépouiller de ce qui en nous est purement créé, et donc en tant que tel, séparé de Lui, pour pouvoir recouvrer en Dieu notre être véritable. Pour atteindre cet état, il nous faut être, selon Marguerite, *sans nous-même*. Cet état s'atteint par le non-vouloir. Être sans vouloir être. La pratique du non-vouloir conduit à une véritable annihilation de l'âme considérée en son être particulier et égotiste. Mais elle ne se perd ainsi que pour se retrouver en un état incomparablement supérieur, étant « *devenue Dieu par condition d'Amour ou justice d'Amour* ». L'identification totale à la volonté de Dieu est le but des efforts du mystique et de la pratique du « non-vouloir », mais n'est pas le résultat naturel de ces efforts : cet état est donné par Dieu-Amour en un instant, comme en un éclair. Il s'agit du sixième état de grâce, après que l'âme soit morte successivement des trois morts au péché, à la nature, à l'esprit. L'anéantissement de la volonté égotiste (c'est-à-dire du désir et de la peur), remplacée par la volonté de Dieu, confère à l'âme la réelle liberté. Étant « *devenue Dieu* » par condition d'Amour, elle n'a plus besoin de le désirer comme s'il était séparé d'elle. Elle n'a pas l'Amour, car elle est l'Amour. Alors, dépouillée d'elle-même, l'âme trouve ou plutôt retrouve son être essentiel ou originel, qui participe de Dieu. L'anéantissement de la volonté égotiste, qui ne supprime pas la volonté dans l'âme, mais la transforme en une essence supérieure, est expliqué dans son livre, de façon très subtile, dans une série de dialogues entre l'Âme, Dame Amour et Raison.

L'âme n'a plus besoin des règles extérieures de l'obéissance que jusqu'alors elle avait si scrupuleusement observées, car désormais elle est entièrement passive sous la motion de la Volonté Divine qui opère en elle « sans elle ». Cela signifie qu'elle ne prend plus aucune initiative égotiste. Dans son récit, l'Âme et Dame Amour cherchent à faire comprendre à Raison ces hautes vérités. Raison finit par mourir dans la mise en scène du texte car elle ne supporte pas l'aspect paradoxal de ces vérités. C'est ainsi que l'entendement humain cède la place à une plus profonde compréhension de Dieu : Entendement d'Amour.

Les clercs qui la condamnèrent furent choqués de voir l'âme prendre congé des vertus au moment où elle se défait de sa volonté propre. Cette conception de la liberté fut l'un des points principaux attaqués par les clercs de la Sorbonne, et un peu plus tard, en 1311, par le Concile de Vienne qui identifia les enseignements de Marguerite avec ceux de la secte hérétique des Frères du Libre Esprit. En réalité, l'institution ecclésiastique se sentait menacée par la revendication, à la fois pensée et vécue, et pis encore, exprimée en langue vulgaire accessible à tous, de l'essentielle liberté de l'âme. Revenons à la démarche qui conduit le « croyant » vers le « voyant ».

Deuxième degré

Le second degré consiste en une **épuration** des concepts et des énoncés qui expriment les mystères divins, de telle sorte que l'esprit devienne capable de « bien penser », « bien parler » et « bien raisonner » à propos des dogmes révélés. Nous pouvons parler de réflexion profonde, d'approfondissement de la doctrine. C'est l'œuvre propre de la théologie. C'est une curiosité studieuse qui, à condition de rester dans les limites et dans les règles que trace la foi, devient un élément de première importance dans les progrès et la perfection de la foi, qui amènera vers l'étape suivante. Ici, le labyrinthe est immense et les voies sans issue innombrables. La théologie a produit des monuments de la pensée chrétienne, et chaque tendance, chaque orientation, chaque ordre monastique, chaque penseur y est allé de sa propre interprétation des Écritures. Prenons comme illustration de la difficulté la Somme Théologique de Saint-Thomas d'Aquin, composée dans la seconde moitié du XIIIème siècle. Trois mille quatre cent pages pour répondre à cinq cent douze questions relatives aux dogmes chrétiens. Tous les thèmes sont abordés, depuis le Dieu unique, la béatitude, les actes humains, la Loi, les vertus, le Sauveur, et les sacrements. Chaque question comprend plusieurs sous-questions (entre trois et dix) qui sont toutes traitées par une thèse, une antithèse, une réponse et une solution. On reconnaît là la grande influence d'Aristote sur la démarche pragmatique de Saint Thomas d'Aquin. Cela ne simplifie pas la lecture. Un autre facteur de complexité vient du fait que l'auteur s'appuie sur beaucoup de textes d'autres docteurs de l'église ou de philosophes grecs, ce qui demande une connaissance élargie pour bien comprendre la signification des citations dans leur contexte historique. L'œuvre est impressionnante et représente une somme de connaissance très large. Elle reste hors de portée de la majorité des fidèles.

Fort heureusement, il existe des traités beaucoup plus accessibles, écrits dans le langage du cœur comme par exemple Le Nuage d'Inconnaissance, œuvre anonyme d'un moine anglais du milieu du XIVème siècle, ou bien la Philocalie des Pères Neptiques, compilation de textes des hésychastes grecs des XIIIème et XIVème siècles, et bien d'autres qui nourrissent l'ardeur des croyants et fournissent beaucoup de recommandations pour les pratiques.

Troisième degré

Le troisième degré se nomme la **foi illuminée**. Il est, selon Guillaume de Saint-Thierry, « *propre aux parfaits, qui s'efforcent d'aimer le Seigneur de tout leur cœur, de toute leur âme, de tout leur esprit ; ils ont déjà, dans l'Esprit-Saint, les prémices et le gage de leur filiation divine... Le troisième degré est déjà celui de la grâce illuminante et de la grâce béatifiante, terminant la foi, ou plutôt béatifiant dans*

l'amour, faisant passer de la foi à la vue, amorçant une connaissance de Dieu qui n'est pas seulement celle de la foi commune. » La foi a trouvé ici son aboutissement dans la vision.

La masse des croyants possède la foi commune ou foi d'autorité. La foi illuminée est le privilège du petit nombre des parfaits en charité. Quand l'assentiment de foi devient sentiment d'amour grâce à la charité, cette foi devient vertu, foi illuminée. Dans la foi d'autorité qui est l'assentiment de l'esprit à la parole révélée, l'amour de charité n'est pas impliqué. Mais cet amour de charité est exigé dans l'illumination de la foi, non seulement comme méritant l'illumination, mais comme l'interpénétrant. En effet, le croyant, dans l'état de charité, est uni à Dieu. Dans sa foi, il ne le connaît que mystérieusement ; dans son amour, il ne fait qu'un seul esprit, un seul vouloir et un seul cœur avec lui. Il participe à l'Esprit-Saint, amour même de Dieu communiqué à l'homme pour qu'il aime Dieu comme Dieu s'aime.

Nous avons compris que les trois vertus cardinales sont très intimement liées, et qu'il n'est pas utile de définir chacune d'elle séparément les unes des autres. Par l'exercice de ces trois vertus, la vie divine commence d'être vécue. On notera leur évolution et leur interdépendance dans l'esprit du croyant : *« La foi et l'espérance se trouvent évidemment chez le débutant et le progressant, mais sans la perfection qu'elles atteindront par la suite : foi et espérance « d'autorité » sans encore cette illustration dans l'intelligence de Dieu qu'est la foi illuminée. La charité se trouve chez le débutant et le progressant, mais sous une forme encore imparfaite qui mérite seulement les noms de « volonté bonne » et de « dilection ». L'évolution s'achèvera dans l'état spirituel, lequel continuera, au sein de lui-même, à gagner une perfection de plus en plus grande, jusqu'à l'épanouissement de la foi illuminée, en coïncidence d'un amour de Dieu devenu charité et unité d'esprit avec Dieu.*

Ces quelques lignes sont un exemple de la mise en œuvre du deuxième but de la Société Théosophique : encourager l'étude comparée des religions, des philosophies et des sciences. Plutôt que de rechercher ce qui sépare les courants religieux, il peut être utile d'identifier les points communs et il est particulièrement intéressant de découvrir ou redécouvrir ces fondamentaux dans chaque tradition, que ce soit dans leur théologie ou leurs pratiques. Pour cela, il est indispensable d'écouter les résonances de son cœur, à la lecture ou à la mise en pratique des enseignements, sans s'attarder ni se focaliser sur les aspects antagonistes qui sont générateurs d'intolérance.

Il ne s'agit pas non plus d'ignorer les différences fondamentales entre ces traditions. Le monothéisme judéo-chrétien ou musulman n'est pas celui de l'Avaita-Vedanta, en tout cas pas tel qu'il est enseigné dans son aspect exotérique. Mais si nous essayons d'aller au-delà de l'interprétation littérale, certains aspects fondamentaux de la Réalité se mettent à émerger. Pour cela, nous aurons besoin le plus souvent d'être aidés, car nous pénétrons dans des terres inconnues, peuplées de symboles et de hiéroglyphes. L'enseignement théosophique fournit cette pierre de Rosette car il affirme l'unicité du point de départ des religions et traditions du monde. Mme Blavatsky l'exprime ainsi : *« Un des buts principaux de ce livre (la Doctrine Secrète) est de prouver que la clef d'interprétation, telle qu'elle est fournie par le canon de l'Occultisme Hindo-Bouddhique Oriental – clef qui s'adapte aussi bien aux Évangiles Chrétiens qu'aux livres archaïques Égyptiens, Grecs, Chaldéens, Persans, et même Hébreux mosaïques – doit avoir été commune à toutes les nations, si différents qu'aient pu être leurs méthodes respectives et leurs « voiles » exotériques ».*

Un des Maîtres de Sagesse écrivait, en 1881 : *« Le Christianisme mystique, c'est-à-dire celui qui enseigne la rédemption humaine par notre septième principe, le Param-Atma appelé par les uns Christ, par les autres Bouddha et qui correspond à la régénération ou à la nouvelle naissance spirituelle, ce Christianisme apparaîtra comme la même vérité que le Nirvana du Bouddhisme. Tous nous devons nous délivrer de notre propre Ego, du moi illusoire et apparent, pour reconnaître notre véritable Moi dans une vie divine transcendante ».*

Les vertus dont nous parlons sont en fait universelles dans le sens où nous pouvons les identifier

dans la plupart des traditions du monde. Au-delà des trois religions monothéistes, la foi est, par exemple, une des puissances qui sous-tend la démarche sur tous les sentiers spirituels de l'Orient. La Bhagavad-Gita nous dit « *La foi de tout homme prend la forme que lui donne la substance de son être, ô Bhârata. Ce Purusha, cette âme en l'homme, est, peut-on dire, fait de shraddhâ (foi, volonté d'être, croyance en soi et en l'existence) et quelles que soient en lui cette volonté, cette foi ou cette croyance fondamentale, il est cela, et cela est lui* ». En d'autres termes, ce mouvement est l'appel de l'homme à lui-même ou à quelque chose de puissant ou d'impérieux en lui ou en l'existence universelle, afin de découvrir sa vérité, sa loi d'être, sa voie vers la plénitude et la perfection.

L'Advaita-Védanta a aussi érigé la foi parmi les six qualités ou vertus à acquérir sur le chemin. La foi est ici qualifiée « *d'acte d'adhésion délibéré de l'entendement à la Vérité telle qu'elle est exposée dans les Ecritures et par l'enseignement du gourou. C'est ce que les sages désignent par le terme de foi (shradda), et par la foi on appréhende le Réel* ». Avec cette précaution que la foi dont il est question ne saurait être confondue avec la foi aveugle – sage précaution; il faut en effet que le mental accepte, avec une confiance pleine et entière l'enseignement donné par le gourou. S'il en allait autrement, l'aspirant ne serait pas capable de mettre cet enseignement en pratique avec l'élan du cœur et la concentration d'esprit qui sont nécessaires. Un verset du Viveka-Shudamani (#148) illustre la puissance de la foi : « *L'aspirant qui, par une adhésion de tout son être, reconnaît l'autorité des Ecritures révélées, finit par acquérir l'endurance qui lui permet de faire face à son devoir particulier ; il n'existe pas d'autre moyen pour procéder à la purification du mental ; or, l'homme au mental pur parvient à réaliser le Soi universel. Et, tout aussitôt, le samsara est détruit jusqu'à la racine* ».

L'espérance chrétienne est similaire à la persévérance ou bien le *titiksha* de l'Advaita-Védanta, endurance, courage moral allié à un Idéal spirituel. La démarche du Viveka-Shadamani est très similaire à celle de l'ascèse chrétienne : « #148 – *L'aspirant qui, par une adhésion de tout son être, reconnaît l'Autorité des Ecritures révélées (shruti), finit par acquérir l'endurance qui lui permet de faire face à son devoir particulier* ».

-O-O-O-O-O-

Il nous reste à parler de la charité, ou amour parfait.

Selon Guillaume de Saint-Thierry, « *La charité est « l'unité d'esprit avec Dieu », et cette union est la ressemblance, la conformité du vouloir du fidèle au vouloir de Dieu, tant et si bien que ce fidèle qui aime « ne peut plus vouloir que ce que Dieu veut* ».

La charité possédera toute sa vertu seulement dans la béatitude. Elle sera la seule vertu à subsister. La foi et l'espérance, vertus de croyants en route vers la béatitude, n'y auront plus de raison d'être. Les trois vertus auront été sublimées dans cet amour parfait de Dieu. Rappelons-nous : c'est la description de cette étape qui a valu, entre autres, à Marguerite Porete de finir sur le bûcher, quand elle écrit « *que l'âme anéantie donne congé aux vertus et n'est plus à leur service car elle n'en fait pas usage, mais les vertus obéissent à sa volonté* ».

Mais avant d'arriver là, la charité va être le principe actif qui va transformer la foi et l'espérance par une purification de l'esprit et du corps. En effet, le « regard » sur Dieu, même le regard de la foi, sans la purification des affections, est le regard d'un œil malade. L'amour de Dieu, au fur et à mesure qu'il progresse à partir de la bonne volonté et au-delà de la simple dilection, dissipe la cupidité et les concupiscences illicites. Cette purification active est une condition expresse de la guérison du regard appliqué à voir Dieu dans la foi. On peut avoir la foi et l'espérance, donner son assentiment à la vérité révélée, s'intéresser à la béatitude de la vie future et, cependant, avoir le cœur « affectionné » à mille attraits, parmi lesquels Dieu ne se rencontre guère. Mais si cette charité est parfaite, elle unit à Dieu.

Concrètement, comment ce travail, cette purification, cette transformation peuvent-ils prendre forme dans la vie de tous les jours ? Non pas à l'ombre d'un ashram ou d'un monastère, dont c'est l'objectif premier, mais dans le monde de tous les jours ?

Aimer Dieu, c'est aimer sans discrimination toute sa manifestation, car nous avons vu que Dieu n'est approchable qu'au travers de sa manifestation périodique. Aimer Dieu veut dire le reconnaître dans son omniprésence autour et à l'intérieur de nous. Et puis laisser s'ouvrir, fleurir et s'épanouir ce bouton de lotus qui réside dans le cœur de chacun. C'est la nature du Divin qui réside là et sa fonction est de répandre l'amour autour de lui. Il a besoin d'un environnement purifié pour s'exprimer librement. La parabole de Jésus chassant les marchands du Temple, décodée par Maître Eckhart, en est l'illustration : *« Ce Temple où Dieu veut régner en maître selon sa volonté, c'est l'âme humaine. Dieu veut que ce Temple soit vide, afin qu'il n'y ait à l'intérieur rien d'autre que Lui seul. Quand ce Temple se libère ainsi de tous les obstacles, c'est-à-dire de l'attachement au moi et de l'ignorance, son éclat est si beau, il brille avec tant de pureté et de clarté au-dessus de tout ce que Dieu a créé, que nul ne peut avoir autant d'éclat, sinon seul le Dieu incréé. »*

Cette ouverture du cœur ne se fait pas « à la demande ». Elle est le fruit d'un parcours spirituel, d'une ascèse qui va partir d'une forme de foi, quelle qu'elle soit, puis de l'application de la volonté à la mise en œuvre d'une pratique.

Radha Burnier, Présidente mondiale de la Société Théosophique de 1980 à 2013, qui est entrée dans la lumière l'automne dernier, l'exprime ainsi, au travers d'une autre tradition antique, le bouddhisme : *« Les Bodhisattvas prennent le vœu de compassion pour guider tous les êtres vers la fin de la douleur et de la souffrance. Dans la Voix du Silence, ouvrage de Mme Blavatsky, il est dit au disciple : T'abstiendras-tu d'agir ? Ce n'est pas ainsi que ton âme obtiendra sa liberté. Pour atteindre le Nirvana, on doit atteindre la Soi-connaissance, et c'est d'actes d'Amour que la Soi-connaissance est fille. Il va sans dire que le travail de base de la Société Théosophique est d'aider l'humanité à découvrir la cause de la souffrance, qui se situe à l'intérieur de soi, et ensuite d'apprendre à se libérer de cette souffrance en nettoyant cet intérieur. Pour cela, il faut que l'esprit dissolve ce centre qu'est l'ego qu'il a lui-même créé...L'indifférence envers la souffrance des autres est une forme négative du centrage sur soi, et une preuve de l'absence de pleine conscience. A l'inverse, l'amour en action démontre une meilleure compréhension de la vie et l'affaiblissement de cet ego séparateur. Le service pratiqué avec amour améliore la capacité de compréhension de la vie. »*

Le Service est le mot consacré dans le monde théosophique à ce que les chrétiens appellent la charité. Tous deux ont la même signification – l'amour en action.

« L'union de ceux qui aiment au service de tous ceux qui souffrent » est la devise de l'Ordre de Service Théosophique, créé en 1908 par Mme Annie Besant dans l'objectif de réduire au moins dans une proportion donnée l'ensemble de la souffrance dans le monde, et en même temps d'aider ses volontaires dans l'apprentissage de la purification de leur esprit, à travers leur service et l'attention consacrée à la qualité de leurs œuvres ».